



# Le principe du plaisir préliminaire

## D'une *Einfall* freudienne quasi effacée

**Michel Constantopoulos**

DANS **CHE VUOI?** 2003/2 N° 20 , PAGES 71 À 85

ÉDITIONS **L'HARMATTAN**

ISSN 0994-2424

ISBN 2747555569

DOI 10.3917/chev.020.0071

Date de mise en ligne : 26/09/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-che-vuoi-1-2003-2-page-71?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Le principe du plaisir préliminaire<sup>1</sup>

## D'une *Einfall* freudienne quasi effacée

---

*Michel Constantopoulos*

Dans une lettre adressée à Ferenczi le 31 juillet 1915, et tout en étant, à l'époque, sous le charme de la « sorcière » métapsychologie, Freud écrit, comme s'il se rappelait lui-même à l'ordre : « J'attache une importance particulière à ce qu'on ne bâtisse pas les théories – il faut qu'elles viennent comme des hôtes non invités arrivent chez vous à l'improviste, alors qu'on est occupé à des investigations de détail [...]. »<sup>2</sup> Ainsi, le mode de théorisation propre à la psychanalyse procéderait, en parfaite cohérence avec sa technique, de façon non maîtrisée, imprévue, reposerait sur la surprise des idées incidentes, ces « hôtes non invités [qui] arrivent chez vous à l'improviste ». Nous allons voir dans cette étude comment ce mode a présidé en effet une découverte freudienne, celle du *principe du plaisir préliminaire*. Mais qui se souvient aujourd'hui de cette notion ?

On sait que selon le principe de plaisir, « un sentiment de tension comporte nécessairement un caractère de déplaisir »<sup>3</sup>. La tension sexuelle pourtant (qui est, pour Freud, le signe psychique de l'excitation sexuelle) « est indubitablement ressentie comme pleine de plaisir ». D'où le problème : « Comment, dès lors, accorder cette tension déplaisante et le sentiment de plaisir ? »<sup>4</sup> Freud fait un pas vers la réponse en prenant en compte le rôle des zones érogènes : « D'un côté, leur stimulation s'accompagne déjà de plaisir, de l'autre, elle entraîne une accentuation de l'état d'excitation sexuelle. » Avec le plaisir préliminaire, il s'agit donc d'un « sentiment de plaisir qui [...] réclame un supplément de plaisir »<sup>5</sup>, et diffère en cela du plaisir dit terminal ou plaisir de satisfaction, conforme, lui, au principe de plaisir.

D'un autre côté, le plaisir préliminaire est pour Freud « identique à ce que la pulsion sexuelle infantile était déjà en mesure de produire »<sup>6</sup>. Mais il est aussi, à travers le jeu, au centre d'une série de faits qui caractérisent la vie de l'esprit. Ainsi, le jeu avec les mots, écrit-il à la même époque dans le livre sur le *Witz*, « apparaît chez l'enfant tandis qu'il apprend à employer les mots et à assembler des pensées ». Ce faisant, il rencontre des « effets de plaisir dus à l'économie réalisée » à travers la répétition du similaire, du fait de retrouver le connu, d'une homophonie, etc., sans égard à la signification et la cohérence des phrases<sup>7</sup>. Tel est « le premier des stades préliminaires du mot d'esprit ». Le deuxième, c'est la plaisanterie : pour l'enfant, « il s'agit à présent d'imposer le gain de plaisir apporté par le jeu, tout en faisant en sorte que les objections de la raison critique [...] soient réduites au silence » en y ajoutant du sens<sup>8</sup>. Seule la qualité créative distingue ce stade préliminaire du mot d'esprit proprement dit : « Quand cet énoncé est lui-même riche de contenu et de grande valeur, la plaisanterie se transforme en mot d'esprit. »<sup>9</sup> Celui-ci entre alors, secondairement, dit Freud, en relation avec des tendances réprimées (hostile, cynique, sceptique, obscène, agressive) et produit une libération du plaisir « grâce à l'élimination d'inhibitions »<sup>10</sup>. Ce plaisir n'est pas seulement celui que le mot d'esprit produit ; il est incomparablement plus grand, de sorte que Freud considère ici que le mot d'esprit a agi comme « une prime d'incitation : à l'aide d'un petit montant de plaisir que l'on a offert, on en a gagné un très grand, qui, autrement, eût été difficile à atteindre. J'ai de bonnes raisons de supposer », ajoute-t-il alors, « que ce principe correspond à un dispositif qui fait ses preuves dans des domaines de la vie psychique nombreux et éloignés les uns des autres, et je considère que le terme approprié pour qualifier le plaisir servant à déclencher la grande déliaison de plaisir est celui de *plaisir préliminaire* et que, pour désigner le principe, il faut parler de *principe du plaisir préliminaire* »<sup>11</sup>.

A moitié oublié aujourd'hui, jamais cité, ce principe avait été pourtant reconnu par son inventeur comme étant à l'œuvre dans divers domaines, allant, comme nous le verrons, de la vie sexuelle aux formations de l'inconscient et à la création artistique. Notion paradoxale car contraire au principe de plaisir comme à la science de l'époque de Freud, elle a dû lui poser des problèmes infinis qui l'ont sans doute amené à l'abandonner provisoirement, avant de lui donner une suite inattendue avec l'au-delà du principe de plaisir.

### ÉCRITURE ET OUBLI

Surgit à un moment charnière de théorisation (1905 est l'année des *Trois essais*, du livre du Witz, de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*) et sans être ni reniée ni explorée plus loin, cette notion a été comme abandonnée. Étrange perte, oubli non sans conséquences pour la psychanalyse. L'abandon du principe de plaisir préliminaire après son unique occurrence dans le livre sur le Witz a contribué à faire pencher la théorie du désir du seul côté du manque. Et c'est bien la notion foucauldienne d'intensification du plaisir<sup>12</sup> qui nous amène aujourd'hui à le redécouvrir en nous rendant à nouveau attentifs à ce moment particulier du parcours freudien.

Ce principe, aurait-il servi d'inscription zéro pour une théorisation à venir, aura-t-il été un point ombilical enfoui, inaccessible mais nécessaire, à la manière d'un moment analytique oublié mais qui continue à produire ses effets ? Rappelons-nous à ce propos le petit Hans qui, devenu adulte, rend visite à Freud, à la manière d'un « hôte non invité arrivant à l'improviste » et ne se rappelant plus que comme en rêve de son analyse. « L'une des choses que me dit le petit Hans me sembla particulièrement curieuse », écrit en effet Freud dans l'épilogue de son histoire du cas. « Lorsqu'il vint à lire l'histoire de sa maladie, me dit-il, le tout lui sembla quelque chose d'étranger, il ne se reconnaissait pas et ne pouvait se souvenir de rien, ce n'est qu'en arrivant au voyage à Gmunden que s'éveilla en lui une très faible lueur de souvenir : ce pourrait bien être de lui qu'il s'agissait là. Ainsi l'analyse n'avait pas préservé l'avènement de l'amnésie, mais en était devenue elle-même la proie. »<sup>13</sup> Le sort des idées incidentes, en théorie comme en analyse, est le même.

On sait combien cette intrication de la théorie avec l'analyse a marqué l'écriture de la *Traumdeutung*. Le 6 septembre 1899, Freud avoue à Fliess : « Mon style était malheureusement mauvais parce que physiquement j'allais trop bien ; il faut que je sois quelque peu mal en point pour bien écrire. » Mais plus généralement, son rapport à l'écriture relève de ce que Foucault aurait appelé une « technique de soi », à savoir un exercice dans lequel le sujet est impliqué à part entière et qui le transforme en même temps que l'objet de son travail. La correspondance de Freud à Ferenczi regorge de tels exemples : « J'ai besoin d'une part de malaise auquel je dois m'arracher », écrit-il. Et pendant la rédaction de *Totem et tabou* : « Je suis totalement *Totem et Tabou* » (11 août 1911), et aussi : « J'étais à l'instant totalement toute-puissance, totalement un sauvage. C'est ainsi qu'il faut faire si l'on veut venir à bout de quelque chose » (30 décembre 1912).

Son travail mettait Freud en jeu en tant que sujet : « La question du tabou et de l'ambivalence a soudain disparu il y a quelques jours, s'est

refermée en faisant presque entendre un "clac" et depuis je suis comme sonné. Pour le moment, mon intérêt est éteint, il me faut attendre qu'il renaisse », écrit-il à Ferenczi (1<sup>er</sup> février 1912). Il ne s'agissait pas de suivre un programme mais de se laisser surprendre, comme en analyse. Ainsi, au cours de la rédaction d'*Inhibition, symptôme et angoisse* il écrivait, toujours à Ferenczi : « Genèse : à la manière d'un roman-feuilleton, l'auteur se laisse lui-même surprendre par chaque nouvel épisode » (14 août 1925). Il est intéressant que Freud décrive lui-même son rapport à l'écriture à la fois comme « une lutte pénible » (le 6 décembre 1915) et comme un remède : « J'étais pendant tout ce temps affligé et ma drogue était : écrire, écrire, écrire » (le 2 janvier 1912)<sup>14</sup>. Écriture de soi, aurait dit Foucault, qui ne fait pas de différence entre corps de doctrine et corps du sujet écrivain<sup>15</sup>.

#### « UNE EXPLOSION D'IDÉES INCIDENTES »

Nous avons cité en préambule la seule occurrence du principe de plaisir préliminaire sous la plume de Freud, tirée du livre sur *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Or l'histoire même de la naissance de ce livre est un exemple frappant, autant de l'importance des idées incidentes dans la théorisation analytique, que de la place centrale qu'y a joué la notion de gain de plaisir.

Voici cette histoire, telle que nous la conte Ilse Grübrich-Simitis : « Les premiers germes [du livre] se trouvent sur le verso d'un de ces papiers que Freud avait découpés dans des notations antérieures et collés sur un nouveau feuillet. Le recto qui seul lui importait contient une vignette écrite juste après l'heure de traitement d'une patiente avec symptomatique de contrainte. Le texte du verso, qui ne lui paraissait pas valoir la peine d'être gardé, et de la disposition des lignes duquel il n'avait tenu aucun compte en le découpant, est donc de ce fait conservé uniquement comme fragment. Des bouts de lignes laissent à penser que Freud [...] était en train de réfléchir à l'aide de l'exemple de l'énigme de Daldal, inventé par son ancien professeur de philosophie Franz Brentano, aux techniques de la devinette et qu'à partir de là seulement il envisagea d'effectuer une comparaison contrastée avec les techniques du trait d'esprit. Donc exactement l'inverse de ce qui a été fait dans le livre sur le trait d'esprit, rédigé plus tard, où cette comparaison [...] n'a presque plus que le rang d'une annotation. »<sup>16</sup>

Ainsi donc, le livre sur le mot d'esprit a surgi d'un petit bout de papier sur lequel Freud avait, selon son habitude, jeté quelques notes après avoir écouté une de ses patientes. Sur le verso, quelques mots griffonnés à la hâte, comme des « hôtes non invités arrivés à

l'improvisiste », parlant de gain de plaisir, d'énigme et de mot d'esprit. Le livre une fois achevé, ce germe a trouvé sa place dans une petite note de bas de page, à la manière d'un reste! La note en question, indiquée « note (1) », apparaît dans le chapitre II du livre, qui est consacré à « La technique du mot d'esprit ». Elle se rapporte à un passage contenant des exemples de mots d'esprit dans lesquels « un nom s'y trouve utilisé deux fois, d'abord en entier, ensuite décomposé en ses syllabes, décomposition qui permet à celles-ci de produire un sens différent ». Voici un de ces exemples : « Dans les milieux médicaux, on a coutume de raconter [que] si un médecin demandait à l'un de ses jeunes patients s'il s'est déjà masturbé, la seule réponse qu'il obtiendrait serait à coup sûr : "O na, nie" ["O h, nenni, jamais"] ! »<sup>17</sup>

C'est à cet endroit du texte que notre petite note de bas de page attire l'attention du lecteur sur la relation entre *Witz* et énigme. Comme si Freud avait tenu à souligner qu'au-delà du double sens, le plaisir du *Witz* puise sa source dans le jeu lui-même, jeu du signifiant, de caractère toujours énigmatique, voire absurde, non-sens. Ainsi, il prend comme exemple d'énigme ce qui n'est en fait qu'un jeu inventé par le philosophe Fr. Brentano et selon lequel, « il faut deviner un petit nombre de syllabes qui, réunies en un mot ou bien regroupées de telle ou telle façon, produisent un sens différent [...]. Les syllabes à deviner sont remplacées, dans le contexte de la phrase, par le mot explétif *dal*, qu'il faut répéter autant de fois que nécessaire. Un collègue du philosophe, apprenant les fiançailles de cet homme d'âge mûr, exerça sur lui une vengeance pleine d'esprit en posant la question : "*Daldaldal daldaldal ? (Brentano brennt-a-no ?)*" [littéralement : "*Brentano, il brûle encore ?*"]. »<sup>18</sup>

Ce qui diffère ici du mot d'esprit, c'est que la technique y est indiquée, conclut la note de Freud. Nous sommes en fait tout près ici de la « jouissance du blablabla », dont parle Lacan ; non seulement par quasi-homophonie avec *daldaldal* mais par le côté jouissif de la répétition du connu, qui caractérise le jeu. Or, comme nous le verrons, le jeu va être reconnu par Freud comme le point de départ commun, point nodal de toutes les situations qui mettent en jeu le mécanisme du plaisir préliminaire, érigé de ce fait quelques pages plus loin en principe.

Voilà ce que sera devenu, dans le livre sur le *Witz*, le fragment initial, d'où tout le livre est issu : il est tombé, petit a, en bas de page ! Sur son petit bout de papier, Freud continuait, en vrac, à griffonner ses idées incidentes : « Le gain de plaisir en rapport avec le travail pour trouver la solution. Le caractère à l'origine sans tendance de la devinette. Conditions de la convertibilité. Mais aujourd'hui les idées incidentes ne vont pas plus loin. C'est un jour sans imagination ! » Et

Grübrich-Simitis de s'étonner : « Savoir si ce qui suit sur la feuille a été écrit le lendemain ? Car il contient déjà, comme dans une explosion d'idées incidentes, les structures de base de la construction et des thèses principales du livre sur le trait d'esprit. »<sup>19</sup> Parmi ces idées nous lisons, souligné par Freud : « *Point de vue important : caractéristique des différ[entes] sortes de gain de plaisir par la localisation psychique.* »

« UNE TENSION PLEINE DE PLAISIR »

Le gain de plaisir est l'idée centrale dont est issu le livre sur le *Witz*. Pourtant, s'agissant du mot d'esprit, que ce gain puisse être rapporté au plaisir préliminaire peut surprendre. Ce terme, ne convient-il pas davantage aux préliminaires amoureux, *Vorspiele*, sens dans lequel il est employé à la même époque (1905) dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* ?

Dans ce livre, écrit, selon la légende freudienne, en parallèle avec celui sur le *Witz*, le terme plaisir préliminaire était introduit par Freud pour désigner « un sentiment de plaisir [...] propre à éveiller l'excitation sexuelle, laquelle réclame un supplément de plaisir »<sup>20</sup>. La notion était problématique, allant contre toute logique énergétique, puisqu'elle impliquait une « tension indubitablement ressentie comme pleine de plaisir » et qui, au lieu de susciter une décharge, « entraîne l'accroissement de la tension »<sup>21</sup>. Ce plaisir insolite et difficile à manier du point de vue économique comportait également la conséquence, plutôt fâcheuse pour la jeune psychanalyse qui sentait déjà le soufre avec sa théorie de la séduction traumatique, de réunir sous le même toit l'enfant et le pervers : « Identique à ce que la pulsion sexuelle infantile était déjà en mesure de produire », écrit Freud, le plaisir préliminaire, lorsqu'il devient « trop grand [...], prend la place du but sexuel normal »<sup>22</sup>. Lié à la stimulation des zones érogènes durant l'enfance, il détermine ainsi le mécanisme des dites perversions par fixation aux plaisirs infantiles. Voilà la place du plaisir préliminaire dans les *Trois essais*, une place de contradicteur, voire de joker énergétique.

Qu'est-ce qui permet à Freud de retrouver ce plaisir peu commode à l'œuvre dans une activité a priori si éloignée de la vie sexuelle que le mot d'esprit ? C'est, une fois de plus, le jeu de l'enfant, et plus particulièrement ici le langage abordé comme un jeu. Celui-ci, en effet, « apparaît chez l'enfant tandis qu'il apprend à employer les mots et à assembler des pensées [...]. Ce faisant, il rencontre des effets de plaisir qui résultent de la répétition du similaire, du fait de retrouver le connu, d'une homophonie, etc., et qui s'expliquent comme étant des économies insoupçonnées en matière de dépense psychique [...]. Il n'y a rien d'étonnant à ce que ces effets de plaisir poussent l'enfant à

## Le principe du plaisir préliminaire

cultiver le jeu et l'engagent à poursuivre celui-ci sans prendre en considération la signification des mots et la cohérence des phrases. »<sup>23</sup>

Le gain de plaisir apparaît donc d'abord comme une économie en matière de dépense psychique. La formulation est très proche de celle de Lacan disant du plus-de-jouir qu'il effectue un amortissement sur le chemin de la jouissance interdite<sup>24</sup>. Pour Freud, ce qui réalise cette économie, sont la joie du connu et l'absence du souci de cohérence, à savoir les sources de plaisir du jeu verbal. Ce qui, au contraire, y fait obstacle, c'est le renforcement progressif de l'attitude critique et raisonnable. C'est pour ces motifs que, rejeté à la fin (de l'enfance ?) comme absurde, le jeu cesse d'être possible. Désormais, ces sources de plaisir deviennent inaccessibles en dehors des rares moments où une humeur empreinte de plaisir lève les inhibitions de la critique, comme le faisait jadis l'humeur joyeuse de l'enfant. Mais l'être humain, conclut Freud, cherche à se rendre indépendant de l'humeur, tout autant que de contourner l'attitude critique, et c'est par l'effet conjoint de ces deux efforts qu'il invente le mot d'esprit<sup>25</sup>.

Selon ce schéma, le *Witz* est une création, un développement de plaisir qui vient s'ajouter à une situation dans laquelle une autre possibilité de plaisir (en l'occurrence le jeu avec les mots) se heurte à un obstacle (la critique). Là où cette dernière ne pourrait plus à elle seule produire aucun plaisir, le résultat, nous dit Freud, est « un développement de plaisir bien plus grand que celui qu'aurait produit la possibilité ajoutée ». Cette dernière (le mot d'esprit) a agi comme une prime d'incitation : « A l'aide d'un petit montant de plaisir que l'on a offert, on en a gagné un très grand, qui autrement eût été difficile à atteindre. »<sup>26</sup> Dans ce contexte, on comprend que, pour Freud, c'est le mot d'esprit « tendancieux » qui fait rire le plus, exprimant une tendance obscène, hostile, cynique ou bien sceptique réprimée et dont la libération ajoute des nouvelles sources de plaisir au plaisir initial du jeu.

Voilà par quel chemin nous retrouvons dans le *Witz* le plaisir préliminaire. A partir de là, Freud va inférer ce même schéma dans d'autres domaines de la vie psychique, « nombreux et éloignés les uns des autres », lui donnant une valeur paradigmatique qu'il va nommer « principe de plaisir préliminaire », du nom du domaine sexuel, où ce plaisir, « servant à déclencher la grande déliaison de plaisir »<sup>27</sup>, a été pour la première fois mis en évidence.

« BREF, ÊTRE UN HÉROS ! »

Après avoir énoncé le principe, Freud se devait, dans les années qui en suivirent la découverte, d'explorer son incidence dans ces autres domaines qu'il évoquait sans donner plus de détails dans sa

première (et étrangement unique) formulation. Il en résulta un ensemble de textes portant sur le théâtre, la création artistique et le symptôme, formant les fragments d'une œuvre qu'il laissa inachevée. Si elle avait été suivie, cette piste de travail aurait sans doute changé le visage de la psychanalyse.

Parmi ces écrits, il nous faut citer en premier les « Personnages psychopathiques sur la scène », un texte de 1905-1906 curieusement publié seulement à titre posthume en 1942 par Max Graf, le père du petit Hans, qui accompagna l'édition de ses « Réminiscences du Professeur Sigmund Freud ». Il soulignait tout d'abord le caractère d'idée incidente qui y prévaut :

« Le manuscrit original présente quatre pages grand format de la main de Freud, dont l'écriture trahit l'énergie, la décision, et la liberté artistique. Manifestement le manuscrit fut écrit d'un seul jet. Les pensées coulent librement de la plume [...], il n'y a aucun signe d'arrêt et presque aucune correction. L'article est écrit de la façon dont Freud parlait, facilement, de façon très vivante, avec la joie de l'improvisation [...]. Puisque Freud n'est jamais revenu sur ce sujet, l'article est d'une particulière importance. »<sup>28</sup>

Le texte de Freud commence par rappeler la définition de la tragédie donnée par Aristote dans sa *Poétique* : susciter une « purification des affects » en éveillant chez le spectateur crainte et pitié. Il précise : « Il s'agit d'ouvrir l'accès aux sources de plaisir ou de jouissance qui émanent de notre vie affective, tout comme elles émanent, dans le comique, le trait d'esprit etc., du travail de notre intelligence, lequel (d'ailleurs) a rendu bon nombre de ces sources inaccessibles. »<sup>29</sup> Nous constatons que Freud ne fait que poursuivre ici sur le fil du Witz en avançant dans l'espace du théâtre : « C'est assurément le *libre cours* donné à nos propres affects qui est à mettre ici au premier plan, et la jouissance qui en résulte correspond d'une part à l'allègement dû à la décharge massive, d'autre part, sans doute, à l'excitation sexuelle concomitante, laquelle, on peut le supposer, vient comme gain annexe lors de tout éveil d'affect et procure à l'être humain le sentiment tant souhaité d'une tension accrue de son niveau psychique. »<sup>30</sup>

Nous reconnaissons au passage les termes qui donnent la conception freudienne du principe de plaisir préliminaire, notamment la notion de gain annexe qui vient s'ajouter à la décharge et celle d'une tension accrue comme source de plaisir. On peut donc s'attendre à ce que le jeu de l'enfant (prototype commun à toutes les situations qui relèvent de ce principe), ne soit pas loin. En effet, dans la phrase suivante, nous lisons : « Être spectateur prenant part au jeu théâtral procure à l'adulte la même chose que le jeu à l'enfant [...], il veut ressentir, agir, tout organiser comme il le voudrait, bref, être un

## Le principe du plaisir préliminaire

héros ! »<sup>31</sup> Bien qu'il ne s'agisse pas ici uniquement, comme dans le cas du *Witz*, du jeu avec les mots en tant qu'exercice du signifiant, mais que le jeu soit pris également dans sa dimension d'activité où domine la mise en scène et l'identification à un héros, le mécanisme du principe de plaisir préliminaire reste à l'œuvre. Au théâtre, conclut Freud ici, « la labilité névrotique du public et l'art qu'a le poète d'éviter les résistances et de donner du plaisir préliminaire peuvent seuls déterminer la limite de l'utilisation des caractères anormaux »<sup>32</sup>.

« NOUS NE POUVONS RENONCER À RIEN »

Dans un texte de trois ans plus tardif, « Le créateur littéraire et la fantaisie » (1908), le fil de la très freudienne « parenté entre jeu enfantin et création poétique »<sup>33</sup>, que le théâtre met en scène, est repris et exploré plus avant. Freud commence ici par repérer cette parenté dans le langage ; en allemand, écrit-il, on qualifie de « jeux » les dispositifs littéraires susceptibles de représentation comme la comédie (*Lustspiel*) et la tragédie (*Trauerspiel*) et on qualifie l'acteur de théâtre de joueur sur scène (*Schauspieler*)<sup>34</sup>. De la même façon, nous disons en français : jouer un rôle, une pièce, la comédie, et en anglais on emploie le mot *play* (jeu) pour désigner la pièce de théâtre<sup>35</sup>. C'est que, poursuit Freud, « chaque enfant qui joue se comporte comme un poète, dans la mesure [...] où il arrange les choses de son monde suivant un ordre nouveau, à sa convenance ». En créant son monde, l'enfant, comme le poète, « aime étayer ses objets et ses situations imaginés sur des choses palpables et visibles du monde réel »<sup>36</sup>.

Mais que se passe-t-il plus tard, s'interroge-t-il, lorsque l'enfant, devenu adolescent, cesse de jouer ? La question appelle une de ces affirmations qui font de Freud un *conquistador* ! Contrairement à une conception assez répandue de la psychanalyse comme pratique du renoncement par le biais de la castration symbolique assimilée à une perte, le texte est ici formel : « Quiconque connaît la vie psychique de l'homme, sait que presque rien ne lui est aussi difficile que de renoncer à un plaisir qu'il a une fois connu. A vrai dire, nous ne pouvons renoncer à rien, nous ne faisons que remplacer une chose par une autre ; ce qui paraît être un renoncement est en réalité une formation substitutive ou un succédané. »<sup>37</sup> De même, l'adolescent « n'abandonne rien d'autre que l'étayage sur des objets réels ; au lieu de *jouer*, maintenant il se *livre à sa fantaisie*. Il se construit des châteaux en Espagne, il crée ce qu'on appelle des rêves diurnes. »<sup>38</sup>

Arrivé là, Freud ouvre alors la voie pour envisager non seulement la fantaisie, le mot d'esprit, la création littéraire et le théâtre mais aussi le symptôme névrotique sous le même angle, celui de la création substitutive gérée par le principe de plaisir préliminaire. Il indique

brièvement cette voie de recherche en reconnaissant dans les « désirs insatisfaits » la force motrice commune de ces divers domaines. Et il ajoute : « Les fantaisies sont ici les ultimes stades psychiques préalables aux symptômes douloureux dont nos malades se plaignent. Ici s'embranchent une large voie latérale qui mène à la pathologie. »<sup>39</sup> Notons, à l'appui de cette thèse, que la dimension de jeu a été maintes fois donnée pour caractériser l'hystérique<sup>40</sup> et que le « théâtralisme », quoique décrié par les bien pensants, est pour la clinique classique un des traits principaux de la grande névrose. Jeu et créativité ont été, par les surréalistes, mis en exergue dans leur éloge de l'hystérie. De même, à Ferenczi, avide de guérison, Freud écrivait : « L'homme ne doit pas vouloir extirper ses complexes, mais se mettre en accord avec eux, ils sont les chefs d'orchestre qualifiés de sa conduite dans le monde. »<sup>41</sup>

Ainsi, « la création littéraire, comme le rêve diurne, est la continuation et le substitut du jeu enfantin d'autrefois »<sup>42</sup>. Nous reconnaissons là le même schéma que dans le *Witz* : la création littéraire, comme le mot d'esprit, est conçue comme un produit de substitution, évitant la perte de plaisir par le biais d'un gain annexe qui agit comme une prime d'incitation. Dès lors, le processus créatif peut s'articuler au principe de plaisir préliminaire et ce sera chose faite à la fin de ce texte. Selon Freud, en effet, l'attitude envers les « fantaisies » varie du névrosé au créateur. Le premier les dissimule avec honte, et lorsque, malgré cela, « nous les apprenons, [elles] nous rebutent, ou nous laissent tout au plus froids ». Par contre, « le créateur littéraire atténue le caractère du rêve diurne égoïste [...] et nous enjôle par un gain de plaisir purement formel, c'est-à-dire esthétique, qu'il nous offre à travers la présentation de ses fantaisies. Un tel gain de plaisir, qui nous est offert pour rendre possible par son biais la libération d'un plaisir plus grand, émanant de sources psychiques plus profondes, c'est ce qu'on appelle une *prime de séduction* ou un *plaisir préliminaire*. »<sup>43</sup> Il n'y a pas d'ambiguïté : du jeu de l'enfant aux diverses créations artistiques comme aux symptômes du névrosé, un gain de plaisir est nécessaire pour maintenir la tension requise dans l'appareil psychique.

## GAIN DE PLAISIR

En cette année 1908, en même temps que « Le créateur littéraire... », un autre texte voit le jour, que Freud écrit sur « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes ». Il est situé dans le droit fil des *Trois essais*, dont le parti pris non finaliste est cette fois résolument poussé jusqu'à ses dernières conséquences : « La pulsion sexuelle des êtres humains ne vise pas du tout originairement

## Le principe du plaisir préliminaire

à servir la reproduction mais a pour but certaines façons d'obtenir du plaisir »<sup>44</sup>, écrit Freud, renvoyant une nouvelle fois son lecteur, par le biais d'une note, à ses *Trois essais*. Mais cette fois il va plus loin, dénonçant ouvertement la morale bourgeoise, son hypocrisie, son double langage, ses conséquences morbides et nuisibles.

Au sujet, par exemple, de l'abstinence sexuelle préconisée alors hors mariage (et qui est au cœur de sa réflexion sur les névroses actuelles), Freud écrit que « la "double" morale sexuelle qui dans notre société a cours pour les hommes est le meilleur aveu que la société qui a décrété ces prescriptions ne croit pas elle-même à la possibilité de les suivre »<sup>45</sup>. Chaque page nous surprend par des affirmations subversives : « Le remède à la maladie nerveuse issue du mariage serait bien plutôt l'infidélité conjugale. » Quant à la situation de la femme, « rien ne protège aussi sûrement sa vertu que la maladie [...] ; pour avoir été jusque-là docile, il ne lui reste comme récompense que le choix entre un désir inapaisé, l'infidélité ou la névrose »<sup>46</sup>. Ce n'est pas ici qu'on trouvera ce Freud qu'on se plaît à nous dépeindre en bourgeois bon teint, scrutant du haut de sa superbe l'emprise du désir sur les faibles. Même la perversion et son érotique, ce cheval de bataille des sexologues de toujours, tout en la considérant comme « condamnable sur le plan éthique car elle rabaisse cette chose sérieuse que sont les relations amoureuses entre deux êtres humains », il l'assimile en même temps à « un jeu agréable sans danger et sans participation de l'âme »<sup>47</sup>.

Surprise de taille avec cette nouvelle allusion au jeu, cette fois dans le domaine de l'érotique et en particulier des « relations d'un type qu'on appelle pervers où d'autres points du corps reprennent le rôle des parties génitales »<sup>48</sup>. La formulation ne manquera pas d'évoquer au lecteur de Foucault la déssexualisation du plaisir ainsi que la sexualité envisagée comme un jeu, chère à ce dernier. Ne prônait-il pas « la création réelle de nouvelles possibilités de plaisir, que l'on n'avait pas imaginé auparavant » ou encore « la possibilité d'utiliser notre corps comme la source possible d'une multitude de plaisirs »<sup>49</sup> ? C'est que l'intensification du plaisir dont parle le dernier Foucault rejoint le principe de plaisir préliminaire du premier Freud. Tous deux peuvent être ramenés en effet à la recherche d'un gain de plaisir dans une dimension de jeu.

Pour Foucault, il s'agit du jeu stratégique, fait de pouvoir et de résistance, de renversement des situations et des positions. « Prenez les relations sexuelles ou amoureuses », déclarait-il, « exercer du pouvoir sur l'autre, dans une espèce de jeu stratégique ouvert, où les choses pourront se renverser, ce n'est pas le mal ; cela fait partie de l'amour, de la passion, du plaisir sexuel »<sup>50</sup>. C'est un jeu ouvert, dit-il encore ailleurs, « mélange de règles et d'ouvertures [qui] a pour effet

d'intensifier les rapports sexuels en introduisant une nouveauté, une tension et une incertitude perpétuelles, dont est exempte la simple consommation de l'acte »<sup>51</sup>.

Pour Freud, nous l'avons vu, s'il s'agit toujours du jeu de l'enfant, ce ne peut être que dans le sens de « l'enfant pervers polymorphe », à savoir du jeu pour autant qu'il implique la participation des zones érogènes, et qu'il fasse appel au corps érotisé, porteur des plaisirs. C'est une précision de taille : lorsqu'il parlait du plaisir des jeux avec les mots ressuscité à l'âge adulte *via* le mot d'esprit, lorsqu'il mettait en évidence l'absence de critique et du frein de la raison à la source même de ce plaisir, lorsqu'il disait que le jeu réalise des « fantaisies de désir », il s'agissait en fait des différentes formes d'expression de la dimension de jeu dans les plaisirs amoureux. Processus que Freud reconnaît à cette époque comme plaisir préliminaire et auquel il donne une valeur de principe du fait de l'universalité de son mécanisme dans la génération des plaisirs.

#### LE TOURNANT DE LA SUBLIMATION

Curieusement, toujours dans le même texte de 1908, nous voyons s'esquisser un autre mouvement. Il consiste dans l'amorce de l'abandon du mécanisme du plaisir comme référence théorique, à la faveur d'un autre « modèle » qui va devenir, dans les années à venir, prédominant. Il s'agit du montage pulsionnel qui inaugure la grande époque de la métapsychologie freudienne, sans doute parce qu'il offre davantage de possibilités d'unifier la jeune théorie, lui permettant d'accéder à un de ses moments de classicisme.

La capacité créatrice n'est plus ramenée dans ce contexte à un « gain annexe » qui entraînerait, par le mécanisme du plaisir préliminaire, « la grande déliaison de plaisir ». Tout autre est à présent, pour Freud, le mécanisme en jeu : « La, ou plutôt les pulsions sexuelles [...], plus fortement façonnée chez l'homme que chez la plupart des animaux supérieurs, met à la disposition du travail culturel une quantité extraordinaire de forces et cela, sans doute, par suite de la propriété particulièrement prononcée qui est la sienne de déplacer son but sans perdre essentiellement en intensité. »<sup>52</sup> La dialectique pulsionnelle porte cette fois le poids de la construction théorique. On situera donc ici le tournant : l'intensité est bel et bien maintenue mais le gain de plaisir fait cette fois défaut.

Pour appuyer sa nouvelle conception de ce qui est à la fois propre à l'homme et en même temps fait le propre du travail culturel, Freud forge à cet endroit un nouveau concept : « On appelle capacité de *sublimation* cette capacité d'échanger le but qui est à l'origine sexuel contre un autre qui n'est plus sexuel mais qui est psychiquement

## Le principe du plaisir préliminaire

parent avec le premier. »<sup>53</sup> C'est aux variations de cette aptitude au déplacement (du but pulsionnel) que Freud va rapporter à partir de là tant le travail culturel que les fixations responsables des « anomalies » sexuelles et autres « états de maladie ».

Nous assistons ici à un tournant majeur : la théorie analytique quitte le domaine du plaisir qu'elle abordait à l'aune du jeu de l'enfant pour entrer dans l'ère de la pulsion et la grande systématisation classique de la métapsychologie. Pourtant, la psychanalyse gardera de sa précédente étape quelques traces profondes : le montage pulsionnel sera lui-même conçu à la manière d'un jeu de construction ; la règle fondamentale restera une invitation toujours renouvelée à l'exercice du signifiant comme jeu verbal ; le dispositif analytique pérennisera dans le travail la dimension du jeu sur scène. Mais le jeu de l'enfant en tant que tel s'éclipse de la théorie pour un bon moment.

### APRÈS-COUP

Avons-nous là un début de réponse quant aux raisons qui ont suscité cet étrange oubli d'une notion pourtant aussi vive que le principe de plaisir préliminaire ? Il est vrai en tout cas que lorsque le jeu de l'enfant réapparaît, en 1920, dans la psychanalyse, avec le désormais célèbre « jeu de la bobine », c'est en association étroite avec une remise en question de la théorie des pulsions, remise en question dans laquelle la place accordée au plaisir sera, à nouveau, prépondérante.

Dans *l'Au-delà du principe de plaisir*, en effet, Freud reprend le fil exactement au point où il l'avait laissé en 1908. Se référant alors à un article de S. Pfeifer paru dans *Imago* (1919), qui reprenait les différentes théories du jeu des enfants d'un point de vue psychanalytique, Freud revient au point important, à savoir que ces théories « s'efforcent de découvrir les mobiles du jeu des enfants mais sans mettre au premier plan le point de vue économique, la considération du gain de plaisir »<sup>54</sup>.

Ainsi, il aura fallu le contexte scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle (aujourd'hui largement dépassé) pour que Freud lâche en chemin son principe de plaisir préliminaire. Il était incompatible en effet autant avec le premier principe de la thermodynamique, celui de l'*entropie*, qu'avec la théorie dominante en biologie, le *récapitulonnisme*, comportant l'idée, souvent citée par Freud, selon laquelle l'ontogenèse récapitule la phylogenèse. Découvert dans la foulée des premiers surgissements de la psychanalyse, avec le rêve, le symptôme, le mot d'esprit, la création artistique, ce principe était comme un fruit de ce jeu d'enfant auquel il fut d'emblée associé. La morale et la science s'y

opposaient. Il aura fallu l'enfer de la grande guerre pour oser y revenir.

---

<sup>1</sup>Cette notion a fait l'objet d'un séminaire, tenu à Strasbourg par Philippe Koepfel et l'auteur de la présente étude en 2001/2002.

<sup>2</sup>Cité par Ilse Grübrich-Simitis in *Freud : retour aux manuscrits*, Paris, PUF, 1997, p. 159.

<sup>3</sup>Freud. (S.) (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 146.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 147.

<sup>5</sup>*Ibid.*, p. 148.

<sup>6</sup>*Ibid.*, p. 149.

<sup>7</sup>Freud (S.) (1905), *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, p. 240.

<sup>8</sup>*Ibid.*, p. 241.

<sup>9</sup>*Ibid.*, p. 245.

<sup>10</sup>*Ibid.*, p. 249.

<sup>11</sup>*Ibid.*, p. 253 (c'est Freud qui souligne).

<sup>12</sup>Cf. Allouch (J.), « L'intensification du plaisir est un plus-de-jour », in *Le sexe du maître*, Paris, Exils, 2001, p. 205-222.

<sup>13</sup>Freud (S.) (1909), « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, chapitre IV, Epilogue (1922), p. 198.

<sup>14</sup>Les lettres de Freud à Ferenczi sont citées d'après Grübrich-Simitis I., *op. cit.*, deuxième partie, chapitre 1 : « Ecrire - écrire - écrire » (p. 93-105), consacré entièrement au travail d'écriture de Freud.

<sup>15</sup> Cf. Foucault (M.), « L'écriture de soi », in *Dits et écrits*, IV, Paris, Gallimard, 1994, p. 415-430.

<sup>16</sup>Grübrich-Simitis (I.), *Freud : retour aux manuscrits, op. cit.*, p. 141.

<sup>17</sup>Freud (S.), *Le mot d'esprit...*, *op. cit.*, p. 82.

<sup>18</sup>*Ibid.*, p. 82-83.

<sup>19</sup>Grübrich-Simitis (I.), *Freud : retour aux manuscrits, op. cit.*, p. 141-142.

<sup>20</sup>Freud (S.) (1905), *Trois essais...*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>21</sup>*Ibid.*, p. 146 et 148.

<sup>22</sup>*Ibid.*, p. 149 et 150.

<sup>23</sup>Freud (S.), *Le mot d'esprit...*, *op. cit.*, p. 240.

<sup>24</sup>Lacan (J.) (1968-1969), *L'acte analytique*, séminaire inédit, séance du 6 décembre 1968.

<sup>25</sup>Freud (S.), *Le mot d'esprit...*, *op. cit.*, p. 241.

<sup>26</sup>*Ibid.*, p. 253

<sup>27</sup>*Ibidem.*

<sup>28</sup>Graf (M.) (1942), « Rémiscences du Professeur Sigmund Freud », in Freud (S.) (1905-1906), « Personnages psychopathiques sur la scène », supplément au numéro 3 de la revue *L'Unebêvue*, Paris, été 1993, p. 36.

<sup>29</sup>*Ibid.*, p. 9.

<sup>30</sup>*Ibidem.*

<sup>31</sup>*Ibidem.*

<sup>32</sup>*Ibid.*, p. 14.

<sup>33</sup>Freud (S.) (1908), « Le créateur littéraire et la fantaisie », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 34.

## Le principe du plaisir préliminaire

<sup>34</sup>*Ibid.*, p. 34-35.

<sup>35</sup>*Ibid.*, p. 35, note (a) du traducteur.

<sup>36</sup>*Ibid.*, p. 35.

<sup>37</sup>*Ibid.*, p. 36.

<sup>38</sup>*Ibid.*, p. 36. C'est Freud qui souligne.

<sup>39</sup>*Ibid.*, p. 40.

<sup>40</sup>Cf. notamment Israël (L.), *L'hystérique, le sexe et le médecin*, Paris, Masson, 1976, p. 50-53.

<sup>41</sup>Lettre du 17 novembre 1911.

<sup>42</sup>Freud (S.) (1908), « Le créateur littéraire et la fantaisie », *op. cit.*, p. 44.

<sup>43</sup>*Ibid.*, p. 46. C'est Freud qui souligne.

<sup>44</sup>Freud (S.) (1908), « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes », in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 34.

<sup>45</sup>*Ibid.*, p. 39.

<sup>46</sup>*Ibid.*, p. 39 et 42.

<sup>47</sup>*Ibid.*, p. 43.

<sup>48</sup>*Ibidem.*

<sup>49</sup>Foucault (M.), *Dits et écrits*, IV, *op. cit.*, p. 737-738.

<sup>50</sup>Foucault (M.), « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté », in *Dits et écrits*, IV, *op. cit.*, p. 727. Cité par Jean Allouch, in *Le sexe du maître*, *op. cit.*, p. 214.

<sup>51</sup>Foucault (M.), « Choix sexuel, acte sexuel », in *Dits et écrits*, IV, *op. cit.*, p. 331.

<sup>52</sup>Freud (S.), « La morale sexuelle... », *op. cit.* p. 33.

<sup>53</sup>*Ibidem.* C'est Freud qui souligne.

<sup>54</sup>Freud (S.) (1920) « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 51.